

paysans qui l'entouraient. Alors, il n'était pas toujours heureux; il entretenait des pressentiments pour l'avenir.

Paul Duval était fils de cultivateur. Il était terrien par atavisme. Et ces rêveries persistantes, les yeux dans le vide; ces heures passées à regarder un paysan travailler dans son champ ou une scène quelconque de la vie agraire, ces promenades obstinées et si aimées, le long des champs de blé mûr ou d'avoine blondissante, n'était-ce pas autant de manifestations de la nostalgie de la terre? Que ne pouvait-il donc alors aller joindre ses bras à ceux d'André, à ceux déjà affaiblis du père? Que ne sacrifiait-il le stupide préjugé pour y retourner à cette pauvre vieille terre amie, et si délaissée par ceux qui ont cru, un jour, en perdre l'amour?

Pauvre bonne terre canadienne, en certains endroits de notre province, elle n'a plus qu'à dormir au grand soleil du bon Dieu, tandis que les outils des champs se rouillent sous les appentis. Les bras manquent trop. L'église de certains villages devient trop grande et, durant les cérémonies du dimanche, il y a parmi l'assistance des taches qui sont des bancs vides. On commence à rougir, chez nous, du titre d'habitant; on a honte d'être un homme qui habite "son" pays et dont on connaît le père, la mère, le grand père, et le bisaïeul. L'on préfère se faire aventurier des grandes villes avec un passé ignoré, un avenir inquiétant, renoncer au bénéfice d'honneur et d'estime dont on peut jouir chez soi, pour aller chercher à la ville une place sans gloire, sans plaisir, pas toujours honorable. Que cette peur des soi-disants "intellectuels" sortis de nos maisons d'éducation, que cette peur de toucher aux mancherons de la charrue et de salir leurs mains blanches par le frottement du papier, dans la terre humide des labours, en a fait de dévoyés et de ratés!...

Mais si Paul Duval s'ennuyait parfois de la terre dont il se trouvait comme banni, il arriva qu'il se mit à souffrir également de la nostalgie du monde, maladie d'autant plus dangereuse pour lui qu'il ne connaissait à peu près rien de son objet. Que savait-il, en effet, de ce monde que son instruction, si mince fut-elle, lui avait, croyait-il, rendu accessible! A peine en avait-il entrevu quelques images à travers les fenêtres grillées de l'Ecole Normale de Québec où il avait fait ses études? Et, parce qu'il ne le connaissait pas complètement, il se mettait quelquefois à l'aimer follement et brûlait de s'y hasarder.

Et c'est ainsi qu'en ses heures désœuvrées, Paul Duval, l'instituteur de Tadousac, était agité de ces deux alternatives. Il prenait comme une sorte d'âpre plaisir à opposer les tranquilles recoins des campagnes qu'il connaissait à la fébrilité de l'autre vie qui surabonde et qu'il ignorait...

Et entre les deux, son cœur n'avait encore osé choisir.

N'ayant pu apprendre, durant ses études, l'énergie nécessaire à la lutte, Paul restait encore l'écolier

sujet aux impressions singulières et vives, capables seulement de s'émouvoir devant ce qui manifeste un aspect, mais n'ayant que des notions imparfaites sur les choses pratiques; resté naïf, il ignorait tout de la vie, sauf ce qu'il en souffrait sans cause précise...

—Devinez ce qui m'arrive, fit tout à coup Paul, après avoir mangé quelques instants en silence.

—Une bonne nouvelle? demanda le père.

—Très bonne; monsieur l'inspecteur vient de me faire savoir que l'inspection de mes élèves ayant été satisfaisante aux derniers examens, mon traitement sera porté à deux cents piastres, l'année prochaine.

—Diable! fit le père, en avalant coup sur coup deux gorgées de thé chaud.

—Voilà où mène le travail, ajouta sentencieusement la mère.

Elle couvait du regard son fils aîné, ce fils dont elle était fière et qui lisait dans de gros livres. C'était son préféré, son gâté, celui-là. Elle ne s'en cachait pas, d'ailleurs, et elle ne voyait aucun mal à cette préférence. Il est vrai que de temps en temps, son Paul subissait les railleries de la famille et des voisins, qu'on lui reprochait d'avoir voulu être un "monsieur" mais si cela lui faisait plaisir, à lui, d'apprendre à lire et à écrire aux autres!...

Quand on eut mangé le dessert, une assiettée de framboises avec du lait et du sucre, André et son père, fatigués du travail de la journée, allèrent se coucher après avoir recommandé à la mère de les réveiller, le lendemain, à quatre heures. Bientôt, on entendit les ronflements sonores des deux hommes.

Alors, Paul baissant la voix, demanda à sa mère si elle voulait rester seule, un instant, à la maison.

—Ah! je comprends, tu veux aller dire bonsoir à Jeanne?

—Vous avez deviné, mère.

—Tu l'aimes donc toujours, la petite?

—Oui, et j'espère bien l'épouser, l'an prochain, puisque je serai plus riche.

Il s'était levé et, après avoir embrassé sa mère, il était parti, sous les étoiles, pour aller souhaiter le bonsoir à Jeanne Thérien...

(A suivre)

Le ciel est pour ceux qui y pensent.

JOUBERT.

La piété est une sagesse sublime, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie, qui donne des ailes à l'esprit. Nul n'est sage s'il n'est pieux.

JOUBERT.